



HAL
open science

Eglises contemporaines du Pas-de-Calais (1945-2000)

Céline Frémaux

► **To cite this version:**

Céline Frémaux. Eglises contemporaines du Pas-de-Calais (1945-2000). *Revue du Nord. Histoire & Archéologie*, 2001, 341, pp.559-576. halshs-00408907

HAL Id: halshs-00408907

<https://shs.hal.science/halshs-00408907>

Submitted on 4 Aug 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Céline Frémaux

version de l'auteur, pour la version publiée voir in « Eglises contemporaines du Pas-de-Calais (1945-2000) », *Revue du Nord*, Université de Lille 3, juillet-septembre 2001, n° 341, p. 559-576.

article tiré du mémoire de DEA « Eglises contemporaines du Pas-de-Calais de 1945 à nos jours », réalisé par Céline Frémaux, sous la direction de François Robichon.

Eglises contemporaines du Pas-de-Calais (1945-2000)

Céline Frémaux

La situation géographique et économique du Pas-de-Calais en a fait à partir de 1945 un grand chantier de reconstruction et de construction d'églises. D'abord, la région a beaucoup souffert des dommages de la Seconde Guerre mondiale. En particulier le Ternois et la côte d'Opale, le premier abritant les rampes de lancement de V1 et de V2 dirigés vers l'Angleterre, la seconde les bunkers de l'organisation Todt, ont été exposés aux bombardements anglais, intensifiés en 1944. Dans ces zones, de nombreux villages et villes et leur église ont été sinistrés. Ensuite, l'explosion démographique de l'après-guerre a engendré la croissance de villes moyennes, le développement de nombreuses zones périurbaines qu'il a fallu doter d'équipements religieux.

L'inventaire complet des églises récentes du Pas-de-Calais n'avait jamais été réalisé. Elles représentent pourtant un patrimoine important du département puisque leur nombre s'élève à soixante-neuf.

Du point de vue de l'architecture religieuse, le foyer d'expériences qu'a constitué le département est-il représentatif des tendances et mouvements d'architecture d'envergure nationale ?

Enfin, que révèle l'étude de l'évolution de l'architecture religieuse dans ce département ? Quelles sont les relations entre chantiers d'églises et histoire, histoire de l'art, histoire sociale, histoire religieuse ou encore sociologie ?

Tous les questionnements, les bouleversements qui ont touché l'Église du XX^e siècle se reflètent dans les édifices religieux du seul département du Pas-de-Calais, et particulièrement de 1945 à nos jours.

Trois périodes se distinguent dans cette étude. De 1945 au début des années soixante, l'architecture religieuse semble chercher sa voie. Plusieurs courants coexistent. Dans les années soixante et soixante-dix, après le concile Vatican II, domine la banalisation architecturale de l'église. Enfin, depuis le début des années quatre-vingts, l'architecture religieuse oscille entre la réaffirmation du symbole spirituel et l'économie de moyens.

Architecture religieuse et conservatisme

1) La tentation du passéisme

L'enjeu de la seconde reconstruction en France en matière d'architecture religieuse est considérable. Il s'agit, au moins pour une partie éclairée du clergé, d'en finir avec les pastiches, de ne pas rater la seconde reconstruction, « comme elle le fut après l'autre guerre »¹.

Au sein du diocèse d'Arras, certains encouragent une évolution de l'architecture religieuse et en tout premier lieu l'abbé Pentel président de la Commission Diocésaine d'Art Sacré. Celui-ci regrette les réalisations d'après la guerre 14-18 : « Hélas, après celle-ci, la reconstruction a été d'une rare platitude et trop souvent d'une qualité technique déplorable »². Mais parmi tous les responsables de la reconstruction, beaucoup encore dans le Pas-de-Calais, comme dans l'ensemble du pays, n'étaient acquis au modernisme, ni de l'architecture, ni des arts plastiques.

C'est souvent par souci d'économie que les architectes et les conseils municipaux ont été poussés à opter pour des solutions modernistes, adaptant les matériaux de l'époque à l'architecture religieuse. Mais certaines communes ont mis du temps avant de s'y résoudre. La municipalité de Hautecloque, néanmoins, n'a pas cédé.

A Bonnières, la première réaction concernant le devenir de l'église en partie détruite a été de reconstruire à l'identique.

A Wizernes, le conseil municipal décide en 1955 de faire reconstruire l'église Saint-Folquin sur les anciennes fondations restaurées. Il charge d'abord l'architecte de relever la

¹ Régamey (P.), « Reconstruire les églises. L'esprit et les principes. L'église dans la cité », *L'Art Sacré*, cahier 1, 3^e trimestre, p.2.

² Pentel (F.), « Un programme diocésain », *Structures art chrétien*, n° 41, juin 1966, p. 18.

« projection au sol » de l'ancien édifice, avant de se décider en faveur d'une nouvelle construction.

Les raisons financières ont imposé, plus que les raisons esthétiques, l'utilisation de matériaux modernes tels que le béton armé ou l'acier. Mais dans plusieurs exemples de reconstruction d'églises du Pas-de-Calais, leur emploi a fait ressurgir la problématique du début du siècle inhérente à la récente découverte de ces matériaux : doit-on les employer pour la structure et les dissimuler derrière divers parements ou doit-on mettre en valeur leurs qualités propres ?

Une tendance conservatrice, qui existe encore dans le Pas-de-Calais après le milieu du XX^e siècle, privilégie des silhouettes d'églises de type traditionnel tout en employant les nouveaux matériaux. Ces exemples ne sont pas les plus nombreux mais correspondent tous au même schéma : clocher formant porche au centre de la façade, composition symétrique, toit à deux pans, conservation du plan traditionnel en longueur.

On remarque la permanence de ce schéma dans de petites communes agricoles à forte pratique religieuse, Coquelles et Moringhem.

A Moringhem, l'architecte de la commune, Gilbert Platiau a su utiliser le béton de manière à faire l'unanimité parmi les habitants du village. Le plan traditionnel est conservé. Le clocher surplombe le porche et la nef est couverte par un toit à deux pans. Les hautes ouvertures rectangulaires évoquent les lancettes gothiques, le béton enduit rappelle les pierres blanches. Ce conservatisme a été apprécié et voulu par le conseil municipal. Un article datant de 1956, alors que le projet et la maquette venaient d'être présentés au public, souligne que « l'ensemble respecte, notamment dans le clocher, la silhouette des églises campagnardes de la Morinie...ce qui est assez heureux »³.



Eglise de Moringhem. Photo de l'auteur.

³ « Mgr Evrard a consacré l'église reconstruite de Moringhem », *La Voix du Nord*, 19 octobre 1958.

2) Béton et tradition

Un parti couramment rencontré parmi les églises de la seconde reconstruction est l'association de plans et formes traditionnels et du béton, utilisé comme matériau visible. Ce courant d'architecture religieuse s'inscrit dans la lignée de la construction des frères Perret en 1922 : Notre-Dame du Raincy.

Un cabinet d'architecture particulièrement actif dans le Pas-de-Calais et désigné à plusieurs reprises pour des reconstructions d'églises dans le diocèse d'Arras se situe dans la lignée de Perret. Son premier membre, Jean-Frédéric Battut, s'est formé de 1932 à 1939 à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts de Paris, et précisément dans les ateliers Bigot et Perret. En 1946, il obtient du Ministère de la Reconstruction l'agrément d'architecte-reconstructeur. En 1950, il est adjoint de Georges Bovet, architecte en chef pour la zone sud du Pas-de-Calais, à Saint-Pol-sur-Ternoise. En 1957, il installe sa société d'architecture en association avec Robert Warnesson, à Arras. Leur cabinet est d'abord spécialisé dans l'aménagement des villes et la reconstruction du patrimoine immobilier des communes autour de Frévent, Saint-Pol-sur-Ternoise et Fruges, puis dans le domaine de la construction scolaire dans les années soixante. Les deux architectes réalisent également plusieurs plans d'urbanisme et des ensembles d'habitations autour d'Arras.

Leur premier chantier d'église est celui de l'église Saint-Germain de Siracourt, village sinistré à 100%. L'église est reconstruite au centre du village en 1951. Les matériaux utilisés pour sa construction sont exactement les mêmes que pour les habitations : l'ossature est en béton armé, les murs en parpaings enduits de ciment et peints en blanc, la couverture en ardoises Fibrociment.

Le clocher est une projection de béton sur une armature de métal déployée. Toutes les parties apparentes en béton armé sont brutes de décoffrage et bouchardées. Comme Perret l'avait inauguré à Raincy, l'éclairage provient de claustras en béton laissant passer la lumière à travers des verres colorés en jaune et vert.

Eglise de Siracourt. Photo de l'auteur.



A Frévent, Battut et Warnesson ont réussi à imposer, malgré plusieurs entraves à leur projet, une église de style moderniste qui respecte pourtant encore la tradition de l'architecture religieuse.

A Saint-Pol-sur-Ternoise, les architectes ont été chargés de la reconstruction de l'ensemble du centre ville. Cela leur a permis de dégager une perspective mettant l'église en valeur et constituant un ensemble religieux avec la chapelle des sœurs noires, épargnée par les bombardements. L'édifice conserve la silhouette d'une église traditionnelle avec son toit à deux versants, sa longue nef rectangulaire, sa maçonnerie de brique. Néanmoins, des matériaux nouveaux ont été introduits par les architectes : la couverture en cuivre, le béton laissé visible au niveau du clocher et de la longue colonnade longeant la nef côté place et assurant habilement la liaison avec la chapelle préexistante.

Les architectes d'églises du Pas-de-Calais ont tous employé le béton armé dans les reconstructions, pour des raisons économiques, même s'il est souvent cantonné à l'armature. Le plus souvent, pour les reconstructions d'églises dans le diocèse d'Arras, c'est le style régionaliste qui est adopté. La tendance semble d'ailleurs être généralisée en France. Paul Koch remarque que le retour aux matériaux naturels est de tradition dans toutes les régions⁴¹.

3) Le régionalisme

Dans le Pas de Calais, l'église du village, qu'elle soit du XVII^e ou encore du début du XX^e siècle, est en pierre de taille. De nombreuses carrières de la région les fournissent. Mais après 1945 les nouvelles données économiques en réduisent bien souvent l'emploi. L'unique église où l'on en retrouve est celle de Capelle-les-Hesdin, reconstruite entre 1955 et 1957.

D'autres églises contemporaines du département sont en pierre, mais d'une pierre moins coûteuse que la pierre calcaire de taille. Il s'agit de moellons de pierre de Baincthun provenant des carrières du Boulonnais. Encore une fois, ce sont quelques architectes locaux qui s'illustrent dans cette tendance.

Sur la côte d'abord, où la construction en pierre est traditionnelle, étant donnée l'exploitation des carrières toutes proches, Yves Laloy et Robert Nédonchelle de Le Portel, ont, seuls ou en duo, œuvré à la reconstruction des églises Saint-Pierre-Saint-Paul de Le Portel (1952-55), Saint-Vincent-de-Paul de Boulogne-sur-Mer (1955-59) et Saint-Pierre d'Equihen-Plage (1955-59).

⁴ Mercier (G.), *L'architecture religieuse contemporaine en France*, Paris, Mame, 1968, p. 67.

A l'intérieur des terres, l'utilisation de la pierre se retrouve dans les réalisations d'un architecte, Henri Frey, à Fiefs et à Maisoncelle, deux villages du Ternois, à proximité de Saint-Pol-Sur-Ternoise.

A l'église de Maisoncelle, le béton armé est utilisé pour les portiques, mais l'élévation est en pierres de Baincthun et la couverture en tuiles de Beauvais. Pour ce petit village de cent soixante habitants, la volonté des architectes n'a été autre que d'employer un style régionaliste pour intégrer l'église à son environnement. Le discours des architectes lors de la bénédiction de l'église le 20 décembre 1959 est clair: « L'esprit dans lequel ce sanctuaire a été conçu, était moins de réaliser une œuvre originale, que de rester à l'échelle du village, dans la nature des matériaux et dans la simplicité des lignes ». L'édifice est de plan rectangulaire, à nef unique, flanqué d'une tour-clocher. Le béton armé, utilisé pour les portiques, les corniches, les éléments préfabriqués formant la voûte sur la nef et le chœur est préparé dans des coffrages rabotés puis recouvert d'un enduit teint, qui rappelle la couleur de la pierre taillée.

Beaucoup d'architectes de la région ont travaillé avec la brique, matériau régional qui garantit souvent l'intégration de l'église dans son environnement. A cet égard, la chapelle Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus-et-de-la-Sainte-Face d'Hem dans le Nord, est un exemple bien connu, qui a pu inspirer certains reconstruteurs dans la région.

Pour l'architecte de Saint-Omer Joseph Philippe, l'emploi de la brique est lié à l'architecture locale mais aussi à l'influence qu'il a reçue de son maître, le moine bénédictin architecte Dom Bellot. Dom Bellot (1876-1944) appartient à cette première génération de constructeurs d'églises modernes, actifs dans l'entre-deux guerres. Il était collaborateur de Joseph Pichard à la revue *l'Art Sacré*. Ancien élève des Beaux-Arts de Paris, moine à Solesmes, il construisit des églises en briques aux Pays-Bas, en Belgique, en France et au Canada. Il est considéré comme étant l'un des trois architectes « modernes » les plus impliqués des années trente avec Vidal et Perret. Comme eux, il a travaillé sur les matériaux, mêlant brique et béton mais est demeuré, dans les grandes lignes, fidèle à l'ordonnancement traditionnel. Joseph Philippe se rattache bien à cette lignée d'architectes.

Les églises de Landrethun-le-Nord et de Enguinegatte sont des monuments reprenant la plupart des éléments de l'église traditionnelle: toit à deux fortes pentes en ardoises, ouvertures rectangulaires sur les deux côtés, abside rectangulaire isolant le chœur de la longue nef, clocher pointu flanquant l'édifice, ouverture décorative à l'emplacement de la traditionnelle rosace.



Eglise de Landrethun-le-Nord. Photo de l'auteur.

L'étude de ces premières églises de la seconde reconstruction illustre la tendance conservatrice de l'architecture religieuse. Que ce soit par la reconstruction à l'identique, par la permanence de formes traditionnelles ou l'emploi de matériaux locaux, ces églises restent fidèles à une image passéiste des lieux de culte et de la religion. Le contexte historique, le traumatisme des dommages de guerre, le contexte sociologique: la permanence d'une pratique religieuse importante dans les zones rurales et maritimes du Pas-de-Calais, le contexte artistique: la reconnaissance tardive de Perret en France, le triomphe général du régionalisme, ne font pas du diocèse d'Arras une zone isolée en matière de construction religieuse.

Architecture religieuse et innovation

Le Pas-de-Calais ne reste pas à l'écart du débat architectural qui concerne la construction religieuse. Comme ailleurs en France les conservateurs côtoient les tenants de la modernité. Des personnalités d'architectes, un clergé éclairé, un conseil municipal désireux d'aller de l'avant peuvent suffire à permettre la réalisation de projets des plus audacieux. Le besoin de trouver de nouveaux modèles d'architecture religieuse se fait sentir depuis le début du siècle et trouve dans la seconde reconstruction l'occasion de se réaliser.

L'emploi de matériaux nouveaux libère les constructeurs d'église, leur permet de réaliser toutes les solutions plastiques qu'ils peuvent imaginer. Contrairement au Moyen-âge où les découvertes techniques se faisaient sur les chantiers de construction religieuse pour lesquels étaient concentrés moyens financiers et humains, aujourd'hui les innovations

proviennent de l'architecture civile avant d'être utilisées dans l'architecture religieuse. Les techniques, mais aussi les formes de l'architecture religieuse sont subordonnées à celles de l'architecture profane.

Un autre élément fondamental pousse les architectes à innover en matière de construction religieuse: l'évolution de la liturgie. Dans le diocèse d'Arras, l'idée d'une liturgie renouvelée, telle que l'a consacrée le concile Vatican II, est déjà bien présente dès les années cinquante; elle se concrétise dans le domaine architectural, essentiellement par la recherche de nouveaux plans, facilitant le rapprochement de l'assemblée par rapport au chœur, rompant en tous les cas avec le traditionnel plan rectangulaire.

Signalons que le premier domaine ayant permis à l'Eglise de renouer avec une véritable création artistique, est celui des arts plastiques. Dès la fin de la guerre, le Père Couturier décide de mener plus avant le programme de Maurice Denis et de ses ateliers d'Art Sacré actifs entre les deux guerres, en y intéressant les plus grands artistes contemporains.

Comme partout en France plusieurs tentatives sont faites dans le Pas-de-Calais pour réaliser ou tout au moins tenter, au sein d'un chantier d'église, la synthèse des arts. Sans faire appel à des grands noms, mais poussés par les coopératives de reconstruction et les Commissions d'Art Sacré à s'adjoindre des artistes de qualité, les architectes dirigent souvent l'ensemble du programme décoratif de l'église qu'ils construisent. Mais, comme ailleurs, l'introduction de l'art abstrait ou de l'expressionnisme dans les églises ne se fait pas sans heurter la population locale. On retrouve dans certains cas les débats qui ont animé, au niveau national, ce qu'on appelle la « querelle de l'art sacré ».

1) Recherches plastiques et formelles

A partir de 1945, la maîtrise du béton est complète. Economique, ce matériau est utilisé dans les églises au moins pour les structures porteuses. Notamment grâce au procédé de la précontrainte, il est possible de réaliser des portées plus grandes pour une hauteur de poutre donnée. Ainsi les voûtes peuvent-elles être plus larges sans besoin de contreforts. Le système du coffrage permet quant à lui de créer n'importe quelle forme et de donner au béton de multiples aspects.

Même dans des églises aux formes extérieures traditionnelles, la souplesse de ce matériau est largement utilisée. La voûte de l'église Saint-Pierre-Saint-Paul du Portel, par exemple, est remarquable. Grâce au procédé de moulage du béton, piliers et voûte ne forment qu'un ensemble. A plusieurs reprises, le profil des piliers est conçu pour imiter le carénage d'un navire, dans les régions côtières (à Saint-Vincent-de-Paul de Boulogne par exemple), ou

pour apporter des variations à la simple voûte brisée. Ainsi à Moringhem, l'arc de la voûte est trapézoïdal.

Mais certains architectes reconstructeurs d'églises dans le diocèse d'Arras, ont osé aller plus loin dans l'emploi du béton. Ils ont exploité les caractéristiques de ce matériau pour se défaire du modèle traditionnel de l'édifice religieux.

Notre-Dame-de-la-Salette à Blériot-Plage, a été complètement sinistrée pendant la Seconde Guerre mondiale. En 1958, le conseil municipal désigne Jean Gondolo comme architecte communal.



Eglise de Blériot-Plage. Photo de l'auteur.

La disposition intérieure reste traditionnelle avec une nef en longueur, une tribune. Mais les voûtes en béton y créent un véritable élan vers le chœur. Les nervures qui soutiennent les voiles courbes en béton armé mènent à l'arc ouvrant sur le chœur. Jean Gondolo et son assistant André Berrier, ont réalisé à Blériot-Plage, pour la commune de Sangatte, un des édifices sacrés les plus originaux de la reconstruction dans le diocèse d'Arras. Ils ont su imposer une architecture forte qui fait de l'édifice le lieu le plus marquant de la ville.

L'église Saint-Patrick de Boulogne-sur-Mer est un exemple de recherche d'expressivité des formes et des lignes architecturales. Ici, les formes évocatrices de la proue d'un navire ont un symbolisme fort.

A l'église Saint-Martin de Marck, Maurice Suaudeau, a utilisé le béton pour toutes les parties de l'édifice. L'ossature, le clocher mais aussi la voûte, sont en béton armé, et même l'oculus situé au-dessus de l'autel est en béton translucide. L'invention du béton translucide revient d'ailleurs à cet architecte, qui l'utilisa à Saint-Louis de Marseille la première fois pour

les vitraux⁵¹. L'église Saint-Martin est constituée d'une double ellipse. La couverture est elle aussi ellipsoïdale et légèrement bombée. Maurice Suaudeau a employé les procédés de préfabrication utilisés couramment dans l'architecture civile pour les adapter à l'architecture religieuse.

Dans les reconstructions des églises du Pas-de-Calais, une forme revient souvent qui s'apparente à un bâtiment d'usage profane: la salle des fêtes ou la salle des sports. Une demi-douzaine d'églises adoptent le même modèle - plan rectangulaire, toit en terrasse à faible pente - : celles de Sainte-Catherine-les-Arras et d'Œuf-en-Ternois construites par l'architecte arrageois Jean Rocard au gros œuvre en béton armé et à la charpente métallique ; celles de Saint-Amé (de l'architecte Renard), et de Notre-Dame-de-toute-Joie à Sainte-Catherine-les-Arras, au clocher élancé portant la croix, accolé à la halle couverte ; celles de Saint-Michel, à Etaples et de Saint-Patrick à Boulogne.

2) De nouveaux plans pour une nouvelle spiritualité

Pendant la reconstruction, certains villages et certaines villes ont vu s'élever, à la place de l'ancienne église détruite, des édifices fondamentalement différents mais appelés à la même fonction, c'est-à-dire accueillir l'assemblée des paroissiens et évoquer la transcendance du mystère chrétien, à l'extérieur comme à l'intérieur. Quelques architectes ont trouvé des manières nouvelles de répondre à cet objectif, le contexte de l'évolution de la liturgie leur donnant l'occasion de repenser l'espace de l'église. C'est en réfléchissant à la manière de rassembler les paroissiens autour de l'autel qu'ils ont conçu de nouveaux plans.

Plusieurs églises reconstruites dans le diocèse d'Arras se distinguent par le fait qu'elles innovent totalement en matière de plan. L'« église-autobus » est enfin abandonnée pour permettre un nouveau type d'aménagement liturgique et donner une nouvelle atmosphère de piété dans les lieux de culte chrétiens.

La recherche est également formelle. Tout est mis en œuvre, sur le plan architectural aussi bien qu'esthétique et décoratif pour mettre en valeur l'espace de célébration et faire ressortir l'autel.

Alexandre Colladant a été le premier à employer un plan triangulaire pour une église du Pas-de-Calais, à Audinghen. Le plan et les formes seuls parviennent à transmettre un élan spirituel et se rattachent par là, à la tradition de l'architecture chrétienne.

⁵ 1. Debié (F.), Vérot (P.), *Urbanisme et art sacré, une aventure du XX^e siècle*, Paris, Criterion, 1992, p. 185.

A Givenchy-les-La-Bassée, près de Béthune, l'église s'inscrit dans ce schéma, inspiré à l'architecte René Evard par l'exemple de Notre-Dame-de-la-Paix à Villeparisis, achevée en novembre 1958 par Novarina avec des sculptures de Chavignier, des vitraux de Bazaine et un chemin de croix d'Ubac. Ce plan permet, pour la première fois dans le diocèse d'Arras, de répartir l'assemblée en arc de cercle par rapport à l'autel. Pour la première fois également, le baptistère n'est plus situé à l'entrée de l'église mais dans un lieu proche de l'autel, visible depuis les bancs de prière. On trouve cette organisation, de manière généralisée, à partir de la réforme liturgique de 1963, répondant au souci de rendre visible le sacrement du baptême par une assemblée nombreuse, de permettre à la communauté d'accueillir le nouveau chrétien.

L'église reconstruite à Blangerval de 1960 à 1964 par Paul Pamart, architecte d'Avion, adopte elle aussi le plan triangulaire avec l'autel à l'un des angles.

Enfin, l'église Notre-Dame-des-Mines, élevée à Lens entre 1961 à 1963 par l'abbé Pentel, architecte DPLG et président de la Commission Diocésaine d'Art Sacré, se distingue plus particulièrement puisque son plan circulaire est un exemple unique dans le diocèse d'Arras.

D'autres églises nouvelles du diocèse sont remarquables, non plus par leur plan mais par la symbolique de leur forme. Bâtie dans un nouveau quartier, l'église du Saint-Curé-d'Ars, à Arras, de l'architecte Jean Gondolo est particulière par sa forme de tente.

A Libercourt en 1960, les architectes Battut et Warnesson adoptent une forme originale pour l'église Saint-Henri, érigée dans le quartier de la Fosse 5, qui est caractérisée par sa grande toiture en triangles, empruntée au pavillon anglais de l'Exposition Universelle de Bruxelles en 1957.

3) Vers une synthèse des arts. Architecture et art sacré

La plupart des églises reconstruites après la Seconde Guerre mondiale attirent l'attention, non seulement par leur architecture, mais aussi par les peintures, sculptures ou vitraux conçus pour elle, l'architecture religieuse étant un domaine privilégié de la synthèse des arts.

Dans le Pas-de-Calais, les édifices sacrés abritent des créations de tous les domaines des arts plastiques. Qu'ils soient désignés par concours, recommandés par la Commission d'Art Sacré ou choisis par les coopératives de reconstruction, les artistes participent amplement à introduire la modernité dans les églises.

On retrouve à plusieurs reprises les mêmes équipes d'artistes dans différents chantiers du diocèse. Par exemple, à l'église Saint-Sauveur d'Arras, les vitraux sont d'André Ripeau et

les sculptures de Louis Chavignier. On retrouve les œuvres du même maître-verrier et du même sculpteur à l'église de Capelle-les-Hesdin. François Chapuis est également présent sur les deux chantiers avec ses tapisseries ou ses dessins de vitraux pour Capelle-les-Hesdin.

Un autre maître-verrier célèbre en France a œuvré dans beaucoup d'églises de la reconstruction du Pas-de-Calais, Gabriel Loire. Représentant du grand atelier familial de Chartres ; il s'est fait connaître en participant aux concours, aux appels d'offre ou sur proposition de la coopérative « La renaissance des clochers ». C'est ainsi qu'il est le plus représenté dans les églises du diocèse à Boyaval, Eclimeux, Fiefs, Givenchy-les-La-Bassée, Maisoncelle, Marck, Le Portel.

Comme on a pu le voir à plusieurs reprises, la modernité en architecture a parfois été mal accueillie dans les paroisses rurales du diocèse d'Arras. Quant à l'art sacré, bien que son renouveau ait été plus précoce que celui de l'architecture religieuse, il a parfois été totalement refusé par les commanditaires.

Bien que la CDAS, créée en 1924 dans le diocèse d'Arras à cet effet, ait déployé tous les efforts pour associer de grands artistes contemporains à la reconstruction des églises, le goût de la majorité des paroissiens, du clergé et des élus locaux n'était pas préparé à passer brusquement de l'art sulpicien à l'art sacré contemporain, dont le rejet est loin d'être spécifique au Pas-de-Calais ; il est généralisé après-guerre et a même déclenché une « querelle de l'art sacré » éclate au début des années cinquante à propos des œuvres d'artistes contemporains des églises d'Assy et d'Audincourt et de la chapelle de Vence.

Dans les archives de la commune de Bonnières, toute une partie de la correspondance entre maire, coopérative de reconstruction et artiste révèle le débat virulent qu'a occasionné un bas-relief de la Sainte Face. Comme l'évêque de Nancy, pour le Christ de Germaine Richier à Assy, l'évêque d'Arras a pris une mesure des plus fermes à l'encontre du crucifix du sculpteur Calka. L'épisode de la querelle de l'art sacré qui s'est déroulé à Bonnières est le plus significatif du diocèse d'Arras. Mais des archives d'autres communes permettent de constater que ce refus de l'art moderne n'est pas un cas isolé.

Vatican II : retombées sur l'architecture religieuse

Le diocèse d'Arras fut, dans les années d'après-guerre, un foyer de recherches architecturales et d'innovations intenses en matière de construction d'églises. Sur tous les thèmes, les bâtisseurs de lieux de culte -architectes, curés, administrateurs, paroissiens- animent un débat d'envergure nationale, voire internationale. Ils sont sensibles aux influences d'outre-Rhin concernant les modèles de plan, ils sont répartis entre tenants de la tradition et

partisans de l'innovation, ils favorisent le style régionaliste ou le style moderniste... Tous, à travers l'image de l'église qu'ils bâtissent, cherchent à donner un modèle d'architecture religieuse pour la seconde moitié du XX^e siècle. Si toutes ces propositions sont développées dans l'architecture religieuse contemporaine dans le Pas-de-Calais, certaines vont être retenues et prévaloir lors du Concile Vatican II. On le voit à l'échelle du département, toutes les réflexions sur le plan, sa fonctionnalité, sa symbolique, ont trouvé des débouchés avant la réunion du Concile en 1962. Mais le Concile apparaît néanmoins comme un aboutissement. Ses décisions formalisent certaines expériences, dégagent, non pas un modèle, mais un concept d'église nouvelle, issu des multiples recherches qui l'ont précédé.

1) Le Concile

Le second concile œcuménique du Vatican a été convoqué par Jean XXIII au début de son pontificat, dans le but d'adapter l'apostolat aux situations nouvelles.

Comment se traduisent les décisions du Concile en matière d'architecture religieuse ? Dès 1968, le Comité National de Pastorale Liturgique édite un fascicule⁶ pour guider les constructeurs d'église dans le respect de la réforme liturgique, mais aussi en tenant compte de l'évolution de l'architecture contemporaine et des changements de la vie sociale. L'objectif principal de l'architecture dans une église doit être double : trouver un plan de rassemblement des fidèles qui favorise la cohésion et la participation, mettre en valeur l'autel pour qu'il soit le pôle bien visible de l'assemblée.

La première église postconciliaire du diocèse est l'église Saint-Paul, construite à Arras par Jacques Durand, quelques années après l'église du Saint-Curé-d'Ars. Elle est édifiée dans la périphérie de la ville dans une zone en cours de peuplement selon un plan polygonal irrégulier qui englobe un espace principal d'assemblée en tiers de cercle et des annexes. Avec son autel, le centre vers lequel toutes les lignes convergent, légèrement surélevé et bien dégagé, elle respecte les dispositions du Concile. L'article 91 de la constitution sur la liturgie *Gaudium et Spes* (4 décembre 1963) en effet, veut en finir avec l'autel collé au mur et la messe dite dos aux fidèles : « Il est mieux de construire l'autel majeur séparé du mur pour qu'on puisse en faire facilement le tour et qu'on puisse y célébrer vers le peuple et il sera placé dans l'édifice sacré de façon à être véritablement le centre vers lequel l'attention des fidèles se tourne spontanément ».

Une des nouveautés principales de la réforme liturgique est la redéfinition du lieu de la parole. Situé auparavant à l'autel, il est déplacé au niveau de l'ambon. De fait, il peut avoir

⁶ *L'église, maison du peuple de Dieu. Réforme liturgique et architecture*, Paris, CNPL, 1968.

des dimensions réduites qui permettent de mieux voir le célébrant et une circulation s'instaure dans le chœur en fonction des étapes liturgiques. L'aménagement respecte d'autres règles émises par le Concile (constitution sur la liturgie de 1963) concernant les sièges du célébrant et des ministres, la chorale, le baptistère⁷.

Un programme complet, attentif aux nouveautés de la réforme liturgique, a permis à l'architecte Jacques Durand de bâtir un monument de l'architecture religieuse contemporaine.

Dès lors, et surtout à partir de 1970 avec le changement des missels, dans lesquels apparaissent des recommandations concernant l'aménagement liturgique, un large mouvement de rénovation envahit les églises anciennes, parfois même avec excès.

2) L'anti-triomphe des années soixante-dix

Dans les années soixante-dix, période au cours de laquelle se multiplient ZUP et ZAC autour des grandes villes, le souci de l'évêque du diocèse d'Arras est d'implanter l'Eglise dans les nouveaux ensembles. A une époque où l'on peut se demander s'il faut encore construire des églises⁸, la position du diocèse est claire. Grâce au travail de la commission mixte des chantiers diocésains, le développement urbain est connu à l'avance et des terrains sont réservés pour la construction de salles de catéchisme, de chapelles ou d'églises dans les futurs lotissements et quartiers HLM.

Les lieux de culte construits dans les nouveaux quartiers sont de proportions réduites. Souci d'économie ou réalisme par rapport au nombre de pratiquants, l'Association Diocésaine n'a jamais investi pour une église de grande taille depuis les années soixante-dix. Quant au style architectural des lieux de culte, il est, dans certaines paroisses, porteur de signes d'affirmation de la présence de l'Eglise, et dans d'autres, banalisé à l'extrême.

En outre, le problème de l'entretien des églises des houillères, le souci de leur réaffirmation, touchent l'ensemble des constructeurs d'églises en proie à l'incertitude quant au devenir des lieux de culte. Le rapport Capellades⁹ publié en 1971 préconise une politique immobilière visant au maximum de souplesse permettant d'envisager des adaptations futures.

Une telle précaution a été prise lors de la construction des édifices religieux des ZUP de Calais et de Saint-Laurent-Blangy. On remarque, à leur propos, la naissance d'une nouvelle dénomination. Dès qu'apparaissent les mentions d'un lieu de culte dans la ZUP de

⁷ Pour les articles de la *Constitution sur la liturgie*, Willerval (J.), « Incidences de la réforme liturgique sur l'aménagement des églises », *L'Architecture d'aujourd'hui*, n° 125, avril 1966, p. 45.

⁸ Baboulène (J.), Brion (M.), Delalande (J.M.V.), *Faut-il encore construire des églises ?*, Paris, Fleurus, 1970.

⁹ Comité national de construction d'églises, *Pour une politique nouvelle de l'équipement religieux*, Paris, Centurion, 1971 (à partir du rapport de Jean Capellades, 1970).

Calais-est, en 1965, c'est de « centre cultuel » qu'il est question. L'idée est de privilégier, dans ces locaux, l'accueil et la polyvalence des espaces. L'historique de la construction du centre Saint-Nicolas à Calais est révélateur d'un changement de la politique du diocèse d'Arras au cours des années soixante. Dans les prévisions du plan d'aménagement un terrain de mille mètres carrés a été réservé au centre de la ZUP. L'avant-projet de janvier 1966 prévoit un ensemble d'envergure adapté à une population nombreuse. Il est envisagé dès lors une église pouvant accueillir environ sept cent cinquante fidèles, un bâtiment de réunion et un presbytère, disposés autour d'un jardin pour les membres du clergé prévus pour y résider, soit un curé et deux vicaires.

Cet important complexe est cependant décrié par le comité presbytéral d'évangélisation de Calais qui rejette le projet en date du 17 décembre 1969. Les raisons invoquées sont le refus de « toute construction marquée par le triomphalisme »¹⁰ et le souhait d'une solution pratique et économique. La nouvelle proposition de Georges Wiart au 20 avril 1970 ne concerne plus qu'une chapelle prévue pour cent vingt à cent quarante personnes et une salle de réunion sur une parcelle de soixante mètres sur cinquante-cinq.



Centre paroissial Saint-Nicolas, Calais. Photo de l'auteur.

Ce type d'édifice ne présente pas d'intéressantes recherches plastiques, l'architecte étant soumis aux desiderata du maître d'ouvrage et à des principes de fonctionnalité, mais il est révolutionnaire par son concept de banalisation et de désacralisation des lieux de culte.

Architecture religieuse de la fin du xx^e siècle

Après les années soixante-dix, le concept de l'église-maison insérée discrètement dans le bâti environnant est dépassé. Après la radicalisation de l'esprit de pauvreté évangélique et

¹⁰ Archives du Service Immobilier, Diocèse d'Arras.

d'anti-triompalisme, l'Eglise semble avoir trouvé sa place dans la société moderne et tend, à travers l'architecture religieuse, à affirmer sa présence au monde.

1) La recherche de solutions économiques

Dans le Pas-de-Calais, la fin du siècle est donc marquée par un ralentissement des constructions et la recherche permanente d'aménager des lieux de culte à un coût économique.

Une solution économique particulière a été exploitée pour l'équipement religieux des villes de Carvin et de Méricourt, dans le bassin minier. Les deux églises nouvelles de ces villes sont, en effet, intégrées dans des complexes polyvalents qui abritent salle communale et lieu de culte. Par cette association, les frais sont partagés entre commune, diocèse et financements extérieurs. Ces ensembles polyvalents offrent une solution économique originale et perpétuent le concept d'église-maison, lieu d'accueil et de rencontre autant que lieu de culte.

Les soucis économiques du diocèse et l'incertitude quant à l'avenir des lieux de culte ont donné le jour à une autre démarche originale concernant l'église Saint-Christophe d'Achicourt. Dès le début du projet, des précautions sont prises pour limiter les coûts en cas de désaffectation future de l'église. Une lettre du vicaire épiscopal à l'abbé d'Achicourt, datée du 22 décembre 1980, évoque cette perspective éventuelle et propose une solution pratique au problème de reconversion qui pourrait advenir. « Il faut, en effet, écrit-il, tenir compte de l'évolution possible des regroupements de population dans la ville d'Arras et de l'évolution de la pastorale dans l'avenir. Ce bâtiment devra donc être construit dans un style tel qu'il puisse être vendu s'il le fallait dans l'avenir en vue d'une autre destination »¹¹. Cette disposition est surprenante mais ne fait que refléter la réalité d'une situation en évolution.

2) Réaffirmation de l'église dans le paysage

La première église à renouer avec la tradition d'une architecture religieuse significative et imposante est l'église du Sacré-Cœur à Etaples, achevée en 1978. Elle est conçue à partir de procédés d'industrialisation dont l'architecte Yves de Calan est lui-même l'auteur. Grâce à une structure métallique en tôle pliée, il parvient à réaliser une économie de rigueur dans un tel programme tout en axant son travail sur la recherche volumétrique.

Le plan est un hexagone légèrement allongé, certaines parties de l'espace d'assemblée sont isolables par des séparations légères pour permettre le catéchisme ou des réunions. L'autel est

¹¹ Archives du Service Immobilier, Diocèse d'Arras.

surélevé sur un podium de deux marches et les fidèles sont répartis en hémicycle. La structure métallique permet un jeu de décrochements tant en plan qu'en volume, qui caractérise l'édifice.



Eglise du Sacré-Cœur, Etaples.
Photo de l'auteur.

A Liévin, l'architecte béthunois André Evard a bâti lui aussi une église au plan hexagonal. Elle comprend l'espace d'assemblée qui occupe la moitié de la surface, et deux salles de catéchisme. Cette disposition permet de placer les bancs en hémicycle autour de l'autel central. La structure est réalisée en bois lamellé collé. Le clocher quant à lui, est de taille réduite, implanté sur la place précédant l'église. Il est en bois, évoque un chevalet de mine.

L'église Saint-Laurent de Saint-Laurent-Blangy, enfin, a, elle aussi, une structure symboliquement forte, réalisée en bois lamellé collé. Elle est implantée, contrairement à toutes les églises nouvelles du Pas-de-Calais, au centre de la ville, car elle remplace une église vétuste antérieure à la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat. Le maître d'ouvrage est donc la commune, et les maîtres d'œuvre sont Requier et Deruyck. Comme à Liévin, le procédé de construction de la charpente a permis la réalisation d'une couverture de grande envergure, ici en forme de paraboløide hyperbolique. Cette réaffirmation de l'image de l'Eglise par la hauteur correspond-elle au « net retour à la dimension verticale du christianisme » perçu par Cholvy et Hilaire comme: « Le trait essentiel, dans les nouvelles générations de chrétiens »¹².

¹² Cholvy (G.), Hilaire (Y-M), *Histoire religieuse de la France contemporaine*, Tome III : 1930/1988, Toulouse, Bibliothèque historique Privat, 1988, p. 491.

CONCLUSION

Le Pas-de-Calais au long de la deuxième moitié du XX^e siècle a été, de par sa situation géographique et économique, un foyer d'expérimentations en matière d'architecture religieuse. Les soixante-neuf églises reconstruites ou construites depuis 1945 ont alimenté le débat autour des problématiques de l'image et de la place de l'église dans la ville moderne.

Si, d'un point de vue architectural, toutes n'ont pas un intérêt remarquable, l'étude de leur totalité donne des éclairages sur l'histoire de l'Eglise, la sociologie, la problématique du spirituel dans la ville contemporaine et illustre les diverses tendances de la recherche architecturale.